

**Takeshi KITANO**

***La Vie en gris et rose***

**Illustré par l'auteur**

**Traduit du japonais  
par Karine Chesneau**



---

*Éditions  
Philippe Picquier*

Titre original : *Takeshikun, hai!*

© 1984, Beat Takeshi

Les droits d'adaptation en langue française ont été arrangés  
par le Bureau des copyrights français à Tôkyô

© 2008, 2018, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-1333-6

ISSN : 1251-6007

## *Gosse de peintre*

Il travaillait comme peintre en bâtiment, mon paternel. A la moindre occasion, quand j'étais gamin, il me demandait de l'aider dans son boulot.

Maintenant, on dit artisan peintre. Autrefois, on associait toute la corporation à des malfrats. Voilà pourquoi il se sentait si mal dans sa peau. A ce point-là, je te jure ! Les peintres en bâtiment, tout le monde se fichait d'eux.

Pour moi, c'était dur, parce qu'on me mettait régulièrement en boîte, on me traitait de gosse de peintre. Et le plus pénible, tu veux savoir, c'est à la fin de l'école élémentaire, vers onze, douze ans. On commence à s'intéresser aux filles, on se met à frimer, normal, non ?

Quand quelqu'un se moque de toi ou te traite d'imbécile, même si c'est pour rigoler, tu n'as qu'une envie, c'est de hurler :

— *Kono yarô!* Espèce de salopard !

Car on est hypersensible à cet âge-là. En plus, moi, eh bien, je suis un enfant de la honte. Mon vieux avait la cinquantaine passée lorsque j'ai débarqué sur terre. Quelle misère !

Ajoute à ça que je portais des guenilles données par les voisins. A l'époque, les peintres n'avaient aucune allure. Pas comme ceux d'aujourd'hui en salopette ou les mécaniciens en combinaison. Nos vêtements de travail, c'étaient de vrais lambeaux.

Vêtu de pauvres loques – imagine un peu le tableau –, le paternel poussait sa bicyclette, son gros pot de peinture sur le porte-bagages. Et tous les trois, avec mon frère et notre chargement, on déambulait dans le quartier. C'était rude ! Je me disais : « Si seulement y avait encore la guerre, je pourrais me cacher. » C'est vrai, ce que je te raconte.

Sans parler que c'est précisément dans ces moments-là qu'on n'a surtout pas envie de voir certains copains, et que, comme par



hasard, on croise les plus détestables. Un jour, l'un d'eux me lance :

— Hé, Kitano, t'es drôlement crado, toi !

Le mec me dévisageait dans mes guenilles, l'air supérieur. Manifestement, ça l'excitait. Ce qui m'a super exaspéré, c'est qu'il nous a collé aux fesses. Il n'arrêtait pas de ricaner. On n'avait pourtant rien de ces musiciens ambulants habillés en costume bariolé qui font de la réclame pour un magasin en amusant la galerie. Le type m'a mis dans une de ces rages !

Les camarades d'école, à la rigueur, j'en faisais mon affaire. Je pouvais leur crier de foutre le camp.

Mais avec le paternel, on tombait sur toutes sortes de maisons, des neuves, des anciennes plutôt élégantes. Il y avait aussi parfois des résidences à l'occidentale toutes blanches. Ensemble, on peignait les murs d'enceinte aussi bien que les façades.

La plupart du temps, on aperçoit des jeunes dans ces maisons-là. Des garçons et des filles de mon âge. Evidemment. Eh ben, même les filles me regardaient avec un air de dégoût.

Vraiment pénible, je t'assure !

Une fois, le paternel était en train de repeindre la façade et moi, je ne sais plus pourquoi, je travaillais pas loin de la chambre des enfants.

Là, il y avait une vitre. Et derrière la vitre, une fille. Le genre à étudier le piano. Elle faisait ses devoirs.

Tu comprendras que je n'ai pas pu m'empêcher de la regarder, tout en continuant de peindre. Mais quand elle a croisé mon regard, elle a tiré hermétiquement les rideaux, vite fait. A cet instant-là, je me suis dit : « Tu veux que je foute le feu, hé, pétasse ! »

Je me sentais minable. Vraiment minable. Dans le froid, en plein hiver, le paternel, mon frère et moi, nous avons traîné la bicyclette chargée jusqu'à notre baraque, dans nos guenilles. C'était dur, ça aussi.

## *Une mère sévère*

Elle était incroyable, notre mère. Faut voir comment elle nous faisait étudier, mon frère et moi.

On n'avait qu'une pièce à la maison. Et une seule ampoule électrique. C'était là que mon frère aîné travaillait installé sur une sorte de caisse à mandarines.

Ma mère était aux anges de voir son grand fils plongé dans les bouquins. Mais quand le paternel rentrait bourré, c'était terrible. Il piquait une colère noire.

— Abruti ! hurlait-il. Tu vas nous empêcher de dormir avec ta lumière. Arrête de passer ton temps à lire des trucs incompréhensibles, il est tard !

Alors ma mère prenait la grosse lampe carrée, tu sais, le genre qui sert de phare aux





bicyclettes et qui marche avec deux piles. Elle prenait aussi des boulettes de riz au sel qu'elle avait préparées, et la voilà partie avec mon frère. Sans quitter le quartier, ils cherchaient un coin désert, jusque dans les faubourgs ou presque.

Au début, je n'avais aucune idée de ce qu'ils allaient faire. Donc, une fois, je les ai suivis. J'ai vu mon frère, accroupi sous un lampadaire, qui lisait un livre. Et elle, derrière lui, qui dirigeait sur les pages le faisceau de sa fameuse lampe. De temps à autre, il avalait une bouchée de riz. En découvrant la scène, je suis resté sur le cul ! Imagine ma mère, à l'éclairer comme ça. Quand j'y repense, je trouve que c'était une famille vraiment démente. Donc, sans bien savoir pourquoi, je me suis dit que moi aussi, je devais me mettre aux études. Je suis rentré à la maison, j'ai pris un manga au hasard. Et j'ai commencé à lire, comme mon frère.

— *Baka yarô*, espèce de crétin ! a crié ma mère en me frappant à coups de poing.

C'est à la suite de cet épisode que, pour la première fois de ma vie, j'ai pris le train dans un autre but qu'une simple promenade.

En dernière année d'école primaire, j'avais dans les onze ans. Un jour, ma mère m'a annoncé qu'elle partait faire des courses. « Tu vas m'accompagner. » Je me demandais vraiment où. On est montés dans un train, direction Kanda, un quartier de Tôkyô.

Ce petit voyage m'enchantait. Sauf que là où elle m'a emmené, c'était chez un libraire-éditeur. A l'époque, on ne jurait que par les manuels de préparation aux examens marqués du symbole du cheval. Et elle était venue acheter la série complète, ma mère ! Et elle m'y avait traîné !

Les cinq matières principales, elle a tout pris. J'avais bien aimé le train, mais je ne m'attendais pas à ça.

Pourtant, j'étais content qu'elle m'ait acheté des livres. Spécialement pour moi, je me disais. Quand je les ai ouverts, de retour à la maison, j'ai vu qu'il s'agissait d'exercices de maths, de grammaire, d'idéogrammes, etc.

A peine arrivée, elle a lancé :

— Allez, au boulot !

Au début, comme c'était nouveau, je me suis installé pour travailler. En me voyant faire, ma mère souriait jusqu'aux oreilles.

Mais le troisième jour, j'ai rien fichu et j'ai tout envoyé balader. Alors là, le drame ! Elle m'a bourré de coups de poing, de coups de pied. L'horreur.

Les coups pleuvaient. Elle m'en a donné jusque dans le placard à literie où je m'étais réfugié. Elle avait l'air d'un démon. On aurait dit la divinité Kishimojin, tu sais, la belle femme qui tient une grenade et un enfant. Ça m'a foutu une de ces trouilles !

Voilà quel genre de mère j'avais. Ouh là là, terrible ! En plus du paternel, un ivrogne, comme je te l'ai raconté. Ce n'était pas un monde normal, chez moi. Quant à ma grand-mère, elle enseignait le *gidayû*. Imagine dans notre petite baraque d'une seule pièce, ses élèves en train de psalmodier, accompagnés par le luth *shamisen*. J'en avais par-dessus la tête, moi !

### *Le gobelet en bakélite rouge*

Le jour de la visite médicale à l'école, beaucoup d'élèves ne voulaient pas ôter leur pantalon.

Ce qu'ils portaient, ça ressemblait à la culotte bouffante de leur sœur aînée, ou bien au caleçon long de leur mère coupé à mi-jambes. Aucun ou presque n'avait de slip. Mais à la place, cette espèce de bandage blanc comme celui des soldats.

Le jour de la visite médicale, on devait se mettre en rang, en petite culotte, un bout de papier à la main. A tous les coups, il y en avait un parmi nous qui refusait d'enlever sa veste. Il avait mis le pantalon de son grand frère, qui lui montait pratiquement sous les bras, avec des cordelettes en paille pour le

resserrer à hauteur des mollets. Il ne pouvait donc pas se déshabiller, ce gosse.

Tout le monde lui demandait :

— Hé, toi, pourquoi tu la gardes, ta veste ?

Et ainsi de suite.

Mais lui restait les yeux baissés, l'air buté.

— Ça ne vous regarde pas !

La vérité, c'est qu'il n'osait pas l'enlever. Elles étaient vraiment trop moches, ses fringues. Moi, je me disais que ça devait être dur pour lui.

Voilà que cette vache d'instituteur pose la même question à un autre copain :

— Et toi, pourquoi tu restes habillé ?

Impitoyable, il insiste :

— Alors, qu'est-ce que tu attends ?

Sur ce, on s'est rendu compte que ce garçon-là était tout nu en dessous. On en a tous eu le cœur lourd.

A l'heure du déjeuner, ça recommençait. Dans la sacoche qu'on apportait à l'école, on glissait cette sacrée tasse en aluminium jaunâtre pour boire du lait. Et deux espèces d'assiettes.

A cette époque, mon frère aîné était déjà à l'université où il fréquentait le laboratoire

de chimie ou quelque chose comme ça ; il m'avait fait le coup de m'offrir un gobelet en bakélite rouge, la couleur des filles au Japon. La bakélite, hein, c'était avant l'apparition du plastique.

Un rouge bigrement voyant, et j'avais ce truc en horreur. Avoir l'air d'une fille, imagine la honte !

Quand il fallait poser nos ustensiles sur la table pour manger, moi, je ne voulais pas.

En plus, l'instituteur, qui déjeunait avec nous devant le tableau noir, ne manquait jamais de me questionner :

— Alors, Kitano, on a oublié ses affaires, semble-t-il ?

La classe éclatait de rire et répondait en chœur :

— Si, si, il les a apportées !

Tous les élèves connaissaient l'histoire de mon gobelet. Même la copine que je préférais me riait au nez, tu te rends compte ? Impossible de reculer, et quand je la sortais à contrecœur de ma sacoche, comme prévu, ça n'était qu'un cri : « Ouh la fille, ouh la fille ! » Insupportable.





— Qu'est-ce que c'est que ces façons ? a lancé un jour l'institut, avant d'ajouter : Si Kitano se sert de ce gobelet, c'est parce que ses parents le lui demandent. On ne se moque pas d'un fils obéissant !

Là, les larmes me sont montées aux yeux. Je n'étais pas habitué à recevoir des compliments et, bizarrement, j'en ai conçu de l'amertume.

Me voyant pleurer, l'instituteur m'a donné plein de nourriture. Et aussi du lait bouilli que je n'avais aucune envie d'avalier. La peau du lait, ça colle aux lèvres. Il m'en a fait boire deux tasses et je me suis senti mal, sur le point de vomir.

Quelle misère, cette couleur de fille !